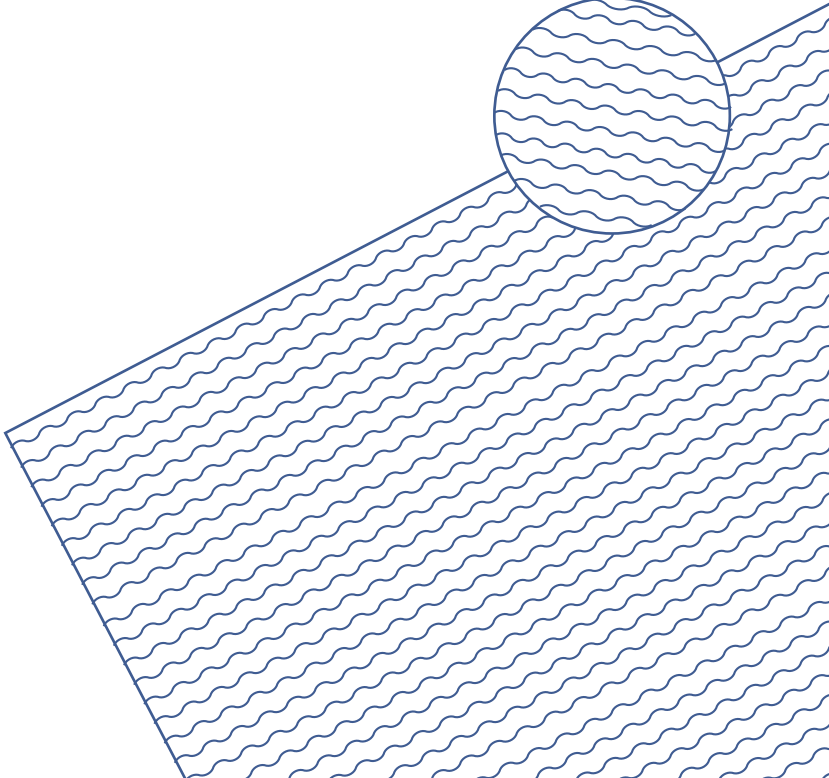
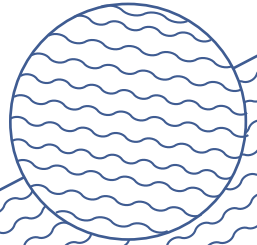
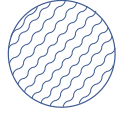


À TRAVERS
le paysage

le voyage
À TRAVERS



TOUT EST LUMIÈRE.

Le ruisseau coule sous les grands arbres.

L'eau se rassemble,

Verte et transparente.

Dans ce creux tapissé de pierre plates et rondes,

Il n'y a rien.

Juste des pierres.

Tout est là.

Le chant de l'oiseau rejoint celui de l'eau.

Tout est lumière.

Dans la mousse éclaboussée du soleil,

Il n'y a rien et tout est là.

Tu vois là, ici, là-bas,

Dans le creux large et profond de la terre,

Le clair orange. Rien.

Et ce rayon de lumière effilée

En 2019, un partenariat entre l'Assistance Publique-Hôpitaux de Marseille et Oh les beaux jours ! a été engagé dans le cadre des actions culturelles mises en œuvre par le festival et du programme culturel de l'AP-HM *Parcours d'hospitalité*.

De janvier à mai, l'auteure ramona bădescu a animé un atelier d'écriture avec des patients suivis à l'AP-HM.

À travers le paysage est une sélection de textes issus de l'atelier d'écriture, publiée à l'occasion de la 3^e édition du festival Oh les beaux jours !.

Ce projet reçoit le soutien de la DRAC Provence-Alpes-Côte-d'Azur, de l'Agence Régionale de Santé Provence-Alpes-Côte d'Azur et de la Fondation Orange.

Assistance Publique-Hôpitaux de Marseille
Délégation à la communication et à la culture

Festival Oh les beaux jours !

cinq fois
nous nous sommes vus
à chaque fois nous avons ouvert un paysage
paysage qui nous constitue, imprimé en nous, paysage révélé
par une image, par la pluie, guidé par quelques mots, des
lectures, des intuitions.
paysage dont chacun a établi peu à peu le cadrage, le
mouvement, la colorimétrie, la pulse, le rythme, le lien, la
temporalité.
de hasard en choix, de souvenirs en découvertes, mot à mot
et presto presto
se sont révélés ces bords de mer, ces villes, ces rivières
fraîches ou ces sommets montagneux
et nous avons marché ensemble sur les chemins que tour à
tour chacun a ouverts pour les autres.
merci.

merci à toutes (et à guy), de m'avoir emmenée avec vous.
ici vous trouverez des instantanés
comme des photographies mouvantes
de nos explorations d'après-midi.

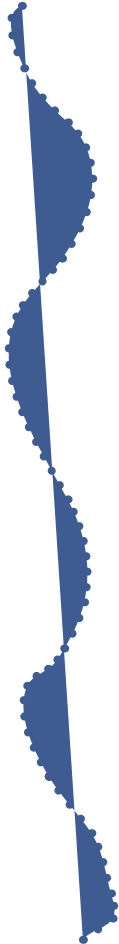
ramona bădescu

Là

Marie-Annick
Melkhere
Marie
Hélène
Françoise
Suzanne
Guy
Virginie

OÙ

on est bien



Tout est calme. Dans la forêt,
à la sortie de la ville, un petit ruisseau.
Il se faufile dans le chemin, entre les pierres.
Un bruit cristallin, clair, lumineux.
Comme une cloche qui tinte à l'entrée d'un temple.
L'eau qui s'écoule, tantôt lente, tantôt rapide.
Une danse au milieu des pierres.
Le ruisseau fait des courbes, des sauts, puis il retombe
mollement
sur une surface de sable.
Symphonie de grelots qui anime son mouvement.
Parfois le bruit doux
du vent entre les arbres.
Comme si la forêt se remettait à chanter.
Et le ruisseau semble rire.
Un pont le surplombe.
Un petit pont en bois un peu usé par les chaussures des
randonneurs.
On peut s'asseoir et écouter le petit ruisseau.
Il n'y a rien qui perturbe son cours.
Tu vois ?
Tu vois la danse ?
Tu vois l'écoulement de l'eau ?
Tu vois les pierres ?
Tu vois la quiétude de son mouvement ?
Oui, moi aussi.

Tout est suspendu.
Il n'y a rien entre la mer et moi.

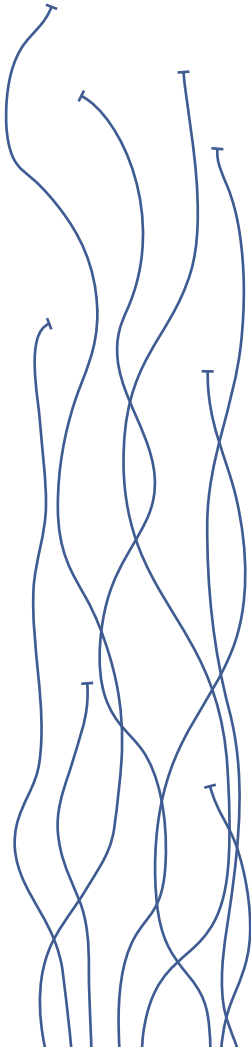
Rien entre la mer et le soleil levant.
Rien entre les nuages et le sable clair.
Quelques oiseaux glissent dans ce rien.
Et ce ressac lancinant qui ponctue.

Et cette brise
si légère qui m'emporte au loin.
Qui me transforme en un tout.
Qui se dissoudra bientôt.
En d'autres formes, d'autres
apparences, d'autres lumières.
D'autres joies.

Je m'abandonne, je coule
dans cette eau accueillante et...
Oui, tout est suspendu.

Tu vois la mer, le soleil, les nuages,
le sable ?
Tu sens la brise ?
Tu entends ce ressac lancinant ?

Mais tu es tout cela !
et moi aussi...



Tout est sage
Il n'y a rien
Pour troubler mon regard

Quand tu m'appelles
«Viens ! l'eau est bonne
Viens rafraîchir tes pieds
Dans la transparence du lac »

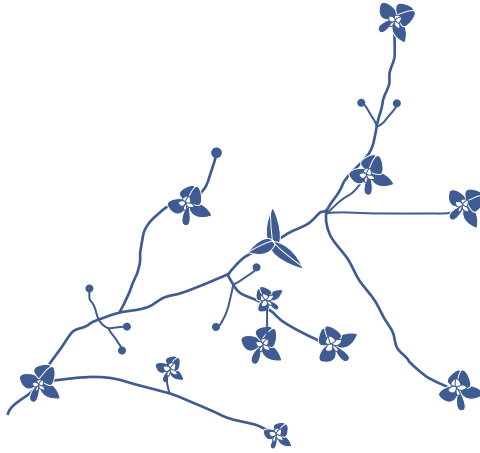
Quand je laisse jouer
Les algues entre mes orteils

Quand pour un instant
C'est l'eau paisible
Qui devient trouble

Tout est calme en surface.
L'arbre, au vert profond, immobile.
La colline avec ses trouées d'arbustes.
Le chien endormi sur les escaliers.
La montagne.
La maison plantée là.
L'air qui durcit dans la bouche.

TOUT EST CALME

Et il n'y a rien dans ce calme qui ne soit inquiétant.
Le bouillonnement des feuilles de l'arbre.
L'oscillation de la lumière de la colline.
Le chemin qui s'ébroue.
La montagne qui se grandit dans l'ombre,
qui respire l'air, qui pétille dans les yeux.
Tu vois ce paysage qui est le même depuis que j'y viens,
j'y reviens,
ce paysage pas vraiment beau.
Ce paysage d'apaisement ; de savoir que là sont mes racines,
à moi aussi.



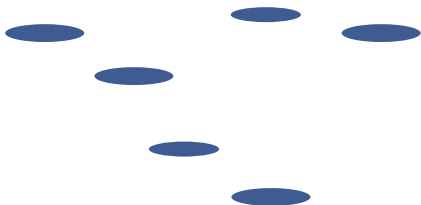
Il n'y a rien de plus beau que cet amandier qui est amandier,
amandier aux fleurs blanches aux cœurs rosâtres filtrées ici et
là par des rayons de soleil.

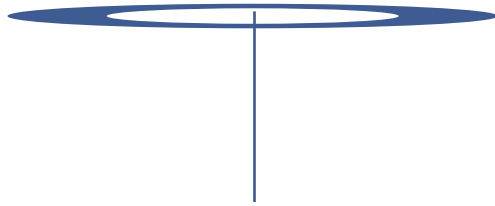
Amandier qui se hisse au bord d'un ruisseau à l'eau limpide
sur un lit de roches blanc grisâtre.
Fleurs frêles menues pétales fragiles belles au cœur rosace
vivant.

Tu vois là-bas, tout là-bas ma chérie.

L'eau du ruisseau qui brille sous les rayons du soleil qui sert de
miroir aux fleurs d'amandier,
tu y as joué à la corde, lézardé au soleil et moi aussi, longtemps,
moi aussi.

Tout est lumineux.
C'est au bord de la mer.
C'est un parc sauvage.
L'air est frais.
Des mouettes apparaissent dans le décor.
Il n'y a rien.
Des souris curieuses sortent d'un buisson, disparaissent
à toute allure dans un autre.
Des promeneurs, un chien, des enfants.
On entend le clapotis de l'eau.
C'est les vacances.
On est bien ici loin de la circulation intense.





Il n'y a rien qui bouge au travers de ce pin parasol récemment élagué.

Seulement le soleil, qui me réchauffe le visage.

Sur cette chaise longue, je perçois quelques oisillons qui communiquent leur joie.

Journée calme.

Un éternuement vient soudain rompre ce sommeil naissant.

Le mien ?

Sens-tu le pollen ?

Une brise encore.

Tu vois c'est le printemps. Et puis tu vois, vivant je suis, moi aussi.



AU

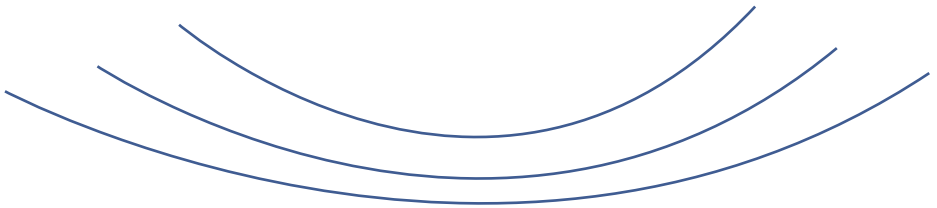
Suzanne
Melkère
Marie-Annick
Irène
Guy
Virginie
Françoise

bord
de la mer

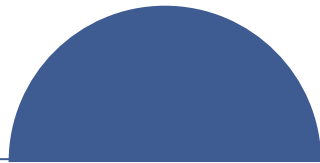
C'est le matin. C'est le lever du jour.
C'est un paysage avec des arbres, des fleurs, dans les collines
au loin.
C'est une plage immense, déserte.
C'est un décor apaisant avec un soleil discret.

C'EST LA MER IMMENSE.

C'est le sable brillant avec de petits crabes qui se dirigent vers
la mer.
C'est une silhouette que l'on distingue au loin.
Ce sont des promeneurs qui déambulent.
C'est tout au bord de l'eau des petits poissons, genre
« gobis ».
Ce sont des rochers rouges et violets baignés par la mer.
C'est un bateau de pêche, plutôt une petite barque qui apparaît
au loin.
Les galets gris-vert avec la posidonie sèche.
C'est le cri des mouettes qu'on entend à présent.



C'est très vaste.
Quelque fois étoilé par les rayons du soleil.
C'est le mouvement de l'eau qui se soulève,
qui s'abaisse, bosses et creux, qui s'étire et qui
s'efface.
C'est le soleil qui dore en jouant sur la surface
de l'eau.
C'est la vague qui gonfle son ventre et qui
accouche d'une vaguelette mousseuse sur la
rive.
C'est le chant des mouettes qui met une note
musicale à cette étendue bleutée.
C'est la brindille qui se laisse bercer par le
mouvement de la vague.
C'est cette même brindille sur le sable fin.
C'est le tapis de galets blanchâtres quand la
vague se retire.
C'est cette splendeur miroitante sous l'eau.
C'est le lit de sable qui est lové, enveloppé,
embrassé par cette eau venue de si loin.
C'est ce soleil qui règne en maître.
C'est une douceur iodée et pleine de soleil.



C'est en contrebas, une crique au sable clair, granuleux.
Çà et là dans les rochers, la mer est retenue prisonnière.
À fleur d'eau, des crevettes inquiètes sous les cheveux ondulant
des algues bleu-vert.
Dans le ciel sombre quelques nuages blancs égarés.
Un dernier voilier quitte le paysage.
C'est un parfum d'iode.
C'est le soleil couchant gonflé de rouge.

Ce sont des vaguelettes tantôt sourdes tantôt sonores.
C'est un empilement de galets en forme de cairn.
Ce sont des cavernes taillées dans la roche.
C'est une branche tombante de plantes grasses.
C'est un escalier de bois.
C'est du sable au fond de l'eau.
Ce sont des galets secs et des galets recouverts d'écume.
C'est une dame au livre rose.
C'est un passant avec un sac à dos.
C'est un espace libre.
Ce sont de petits arapèdes.
C'est l'horizon incertain.
C'est une voile au loin.
C'est le vent tourbillonnant.
C'est un tronc d'arbre échoué.
C'est un autre tronc déraciné.
C'est la falaise.
C'est la couleur bleu émeraude.
C'est l'ombre d'un pin.
Et celle des mouettes déterminées.



C'EST DERRIÈRE MOI.

C'est l'Hôtel de La Plage.

Au loin, deux enfants jouent avec leur cerf-volant.

C'est encore un tout petit enfant qui court après son ballon
aux tranches multicolores.

Beaucoup plus loin, maisons, maisonnettes,
parsemées dans la colline couverte de pins parasol.

C'est devant moi la mer et beaucoup plus loin.

Sur le rivage, des petits bateaux ancrés
qui montent et descendent au gré des vagues.

À droite, c'est la ville, la civilisation, et de grands escaliers
qui montent vers la route.

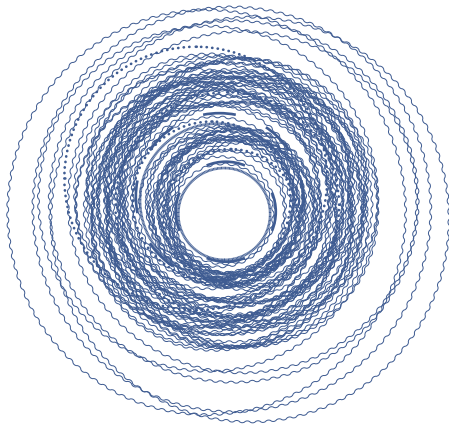
C'est au-dessus de moi un ciel gris-bleu qui s'assombrit au
passage d'un nuage.

Ce sont les rochers rugueux et tranchants qui m'invitent
à m'approcher du sable mouillé puis de la mer.

C'est l'adolescence.

Ce sont les lumières du soleil dans l'écume
Ce sont des bouquets de mousse au revers des rochers
Ce sont les relents d'algues séchées
Ce sont de tout petits galets pâles et oranges
Ce sont quelques coquilles de moule ébréchées, cailloux
et coques mêlés sur une plage au grain grossier
Ce sont les bouts des bottes en plastique jaune
Ce sont les pas mal assurés, un sourire d'enfant
Matin d'automne

MARÉE DESCENDANTE



C'est une morsure du soleil sur la peau et le frisson du sel séché.
La pulse des vagues toujours recommencée au bord de la pierre.
C'est la musique de l'eau qui m'enveloppe.
Je suis ce battement de l'eau.

C'EST MON CŒUR.

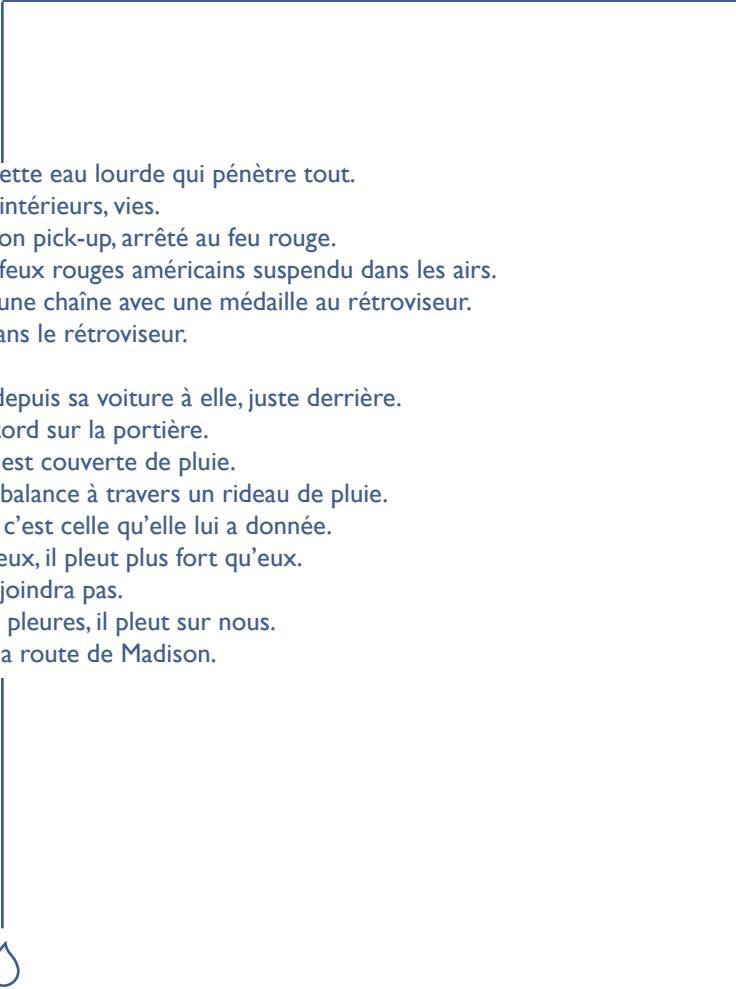
C'est la pierre sèche et rugueuse sous mes doigts.
C'est le ciel aveugle.
Et ce bleu que seule la Méditerranée sait créer.
C'est le bleu du ciel, le vert des pins et le rouge des rochers.
Bleu, vert, rouge.
Et c'est les cuisses, puis le ventre, puis les bras, puis les seins
qui se fondent dans la fraîcheur de l'eau.
C'est la fraîcheur de l'eau après l'écrasement du soleil.
C'est l'eau, la tête sous l'eau.
Un bercement.

IL


Virginie
Françoise
Hélène
Irène
Marie-Annick
Melkhère

pleut

Il pleut.
Sur la dalle rose et sèche du trottoir.
Sur la poussière accumulée au bord du caniveau.
Sur la chaleur brûlante.
Sur ma paume tendue.
Premières gouttes grasses et généreuses qui s'écrasent
et explosent au contact de la peau et de la pierre.
Sur la chaleur brûlante.
Il pleut plus fort maintenant.
Dans le creux de ma main ouverte.
Dans la rigole où s'entassent les brindilles et se forme un
bouchon au coin du petit mur où je m'assieds.
Dans la toile de l'auvent jaune, gonflé comme un gros ventre
au-dessus de la terrasse de ton café préféré.
Il pleut.
Sur tes pieds qui dépassent sous la table.
Tu bats la cadence dans ces minuscules lacs révélés à la
surface du béton.
Et tu n'avais pas vu que
je te regardais m'attendre.



Il pleut de cette eau lourde qui pénètre tout.
Vêtements, intérieurs, vies.
Il est dans son pick-up, arrêté au feu rouge.
L'un de ces feux rouges américains suspendu dans les airs.
Il accroche une chaîne avec une médaille au rétroviseur.
Il regarde dans le rétroviseur.
Il pleut.
Elle le voit depuis sa voiture à elle, juste derrière.
Sa main se tord sur la portière.
Il pleut, elle est couverte de pluie.
La médaille balance à travers un rideau de pluie.
La médaille, c'est celle qu'elle lui a donnée.
Il pleut sur eux, il pleut plus fort qu'eux.
Elle ne le rejoindra pas.
Je pleure, tu pleures, il pleut sur nous.
Il pleut sur la route de Madison.





Il pleut sur la flânerie des promeneurs et les
conversations enjouées des terrasses.

Il pleut sur les immeubles gris.

Il pleut sur le bitume.

Il pleut sur les parcs fleuris.

Il pleut sur les paniers de pique-nique.

IL PLEUT SUR TON ENVIE

de siroter une limonade dans le café que tu aimes tant.
Tout est enseveli par le murmure de cette pluie entêtée.

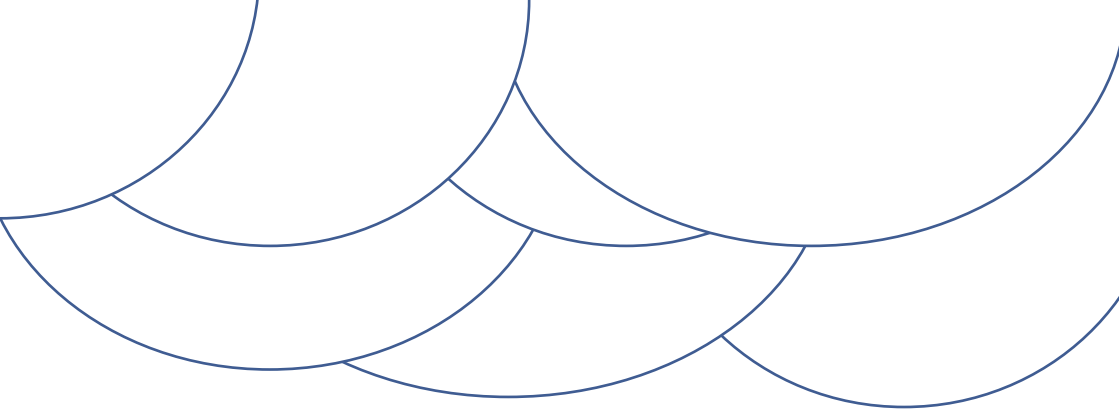
Un rideau de perles mouillées.

L'odeur de la terre, le fracas de la circulation et ce
t-shirt collé à la peau qui t'agace.

La pluie hâte la marche des passants, les entrechoque
dans le métro ou l'abribus.

Et tu n'avais pas vu cette enfant en rouge avec des
sandales jaunes.

Tu n'avais pas entendu l'éclat de son rire quand elle
sauta dans cette flaque d'eau alors que tu disparaissais
sous ton parapluie noir.



Ciel triste et gris.
Ciel bas et pesant.
Corps lourd et lent.
Des pas sur des feuilles sèches produisent des bruits
cassants.
L'automne sent bon.
L'air est humide.
Un chemin de feuilles mortes avec son parterre de
mousse. Il semble que l'on entende un ruisseau.
J'avance.
Un bruit léger.
Il pleut sur les feuilles sèches.
Les gouttes s'accélèrent.
Relever la capuche, se laisser peu à peu rincer par cette
petite pluie fine.
Une odeur de pomme flétrie s'intensifie et se propage
sur les cailloux, sur la mousse.
Les arbres se lavent.

Le sol boit.

La pluie devient plus forte.
Elle le nourrit.
Elle rince l'esprit.
Plus fortes les gouttes, plus fortes les odeurs.
Les feuilles âcres prennent leur bain.
Des pieds nagent dans les flaques.
L'ivresse de l'eau qui asperge le chemin.
De la pluie douce, odorante, éclate bientôt un orage.
Et tu n'avais pas vu que le ciel triste et gris était devenu
menaçant et noir.

La pluie crépite sur la toile de tente.

TOUT VIBRE,

Je range mes affaires humides dans le sac à dos.

Je plie mon abri trempé et l'ajuste sur le sac.

L'eau goutte maintenant.

Le sol détrempe exhale un air envoûtant.

La pluie est devenue brouillard lumineux.

Je respire l'eau, souffle après souffle.

Marcher sur cette terre en fusion, en effusion.

Les arbres, les fougères entrelacent leur fragrance corsée.

Et je marche ou bien je flotte.

Où suis-je ?

Quelques sentinelles végétales me suggèrent un chemin, m'accueillent et m'entraînent dans une danse primitive.

Vibration ouatée.

Et je n'avais pas vu depuis si longtemps les feuilles luisantes sourire.

Je glisse et me voilà radieuse comme déposée sur elles,

Buhui, la Terre-Mère.

Il pleut sur tout...

Gouttes et gouttelettes sur mes verres de lunettes,
sur mon visage... une goutte, deux gouttes... la pluie
s'annonce.

Elle arrive, rafraîchissante, sous un toit brumeux,
presque voilée.

Elle augmente la cadence.

Un pas de danse rythmé au milieu du silence.

Tout s'est arrêté, toute forme de bruit s'est effacée
pour lui laisser la place.

Les gouttes sur les feuilles, les gouttes sur la terre,
les gouttes sur la toiture en ardoise et sur le toit
de zinc du hangar.

Visage lavé, mes cheveux ruissellent.

Mon pull fin colle à la peau et prend la forme de ma
poitrine.

Je me sens neuve et en liberté.

Les épis de blé sont couchés.

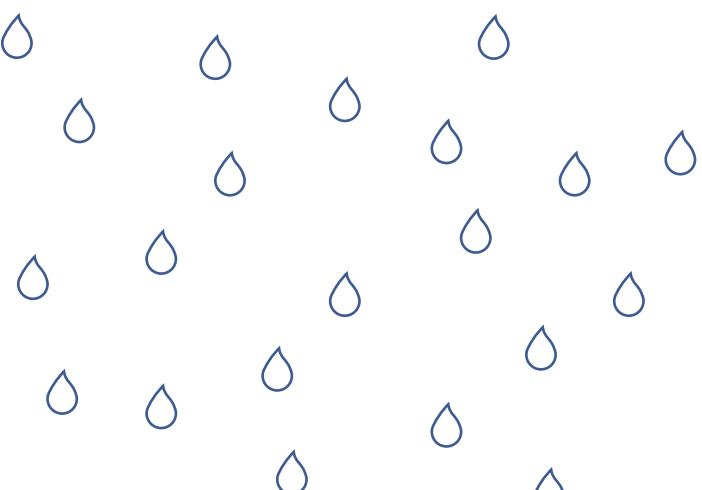
J'avance sur ce chemin, sans me précipiter.

Que ça dure !

Mais elle s'arrête net, comme si elle n'avait jamais été là.

Un arc-en-ciel se dessine à l'horizon...

Et je profite de ce masque d'argile pour mes pieds.



EN ville

Virginie
Marie-Annick
Guy
Hélène
Melkhère
Suzanne
Irène
Marie

CETTE VILLE, JE NE L'AI PAS CHOISIE,
PAS DÉSIRÉE, PAS
SÉLECTIONNÉE
PARMI D'AUTRES
POUR SES CHARMES
ARCHITECTURAUX,
PAS NON PLUS POINTÉE DU DOIGT
SUR UNE CARTE POUR LAISSER
PARLER LE HASARD.

Non, c'est elle qui s'est imposée au milieu d'un été maussade, au détour d'une annonce, à laquelle j'ai d'abord répondu par provocation.

Une ville, avec ses trottoirs et ses terrasses de café.

Places de parking, commerçants en coin de rue, odeurs de pain cuit et de café grillé.

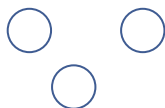
Arrêts de bus, lampadaires, chiens qu'on promène au bout d'une laisse.

Des arbres en rang remontent la rue Nationale jusqu'au hall de la gare.

Les odeurs chaudes se détachent du sol. Enseignes vives, d'un vert plus vert que les plantes en pot sur le bitume. Jaune, rouge, bleu roi ; et puis du gris, du gris ciment, du gris métal, du gris ardoise sur les toits si beaux sous la pluie.

« Il paraît que toutes les villes se ressemblent, me dit Maria. Qu'on soit ici, à New York ou à New Delhi, avec la mondialisation c'est partout pareil : mêmes enseignes, mêmes vitrines, mêmes modes ! Pour le reste, c'est question de perspective ». Elle insiste pour me voir prolonger le contrat saisonnier en un indéterminé au cours duquel notre histoire pourrait peut-être s'écrire. « C'est ton regard sur les choses qui impose le décor de ta vie. »

Sonorités universelles, bruits lointains des travaux de voirie, une radio trop forte par une fenêtre sur un tube un peu démodé, la sonnette d'une bicyclette. Mon regard se perd en suivant l'alignement des vitres de notre immeuble. Rectangles à l'intérieur de rectangles. En ville, les lignes vous guident vers le haut. Un tronc d'arbre impose un centre. Son ombre au-dessus de trois ou quatre tables et voilà une place où se donner rendez-vous, où l'on vient voir et se faire voir.



Comme en ville, la foule... mais dispersée.
La mer, oui, mais surtout de gros rochers gris en cascade,
avec des alvéoles.
Chacun s'y adosse, s'y étire, s'y rassemble parfois.
Chacun son territoire.
Ces vies sont réunies là en cet instant.
L'après-midi s'étire, languissante.
Je suis posée là, près d'autres semblables venus
nager, s'ensoleiller, dormir, rêver...
Encore mouillée...

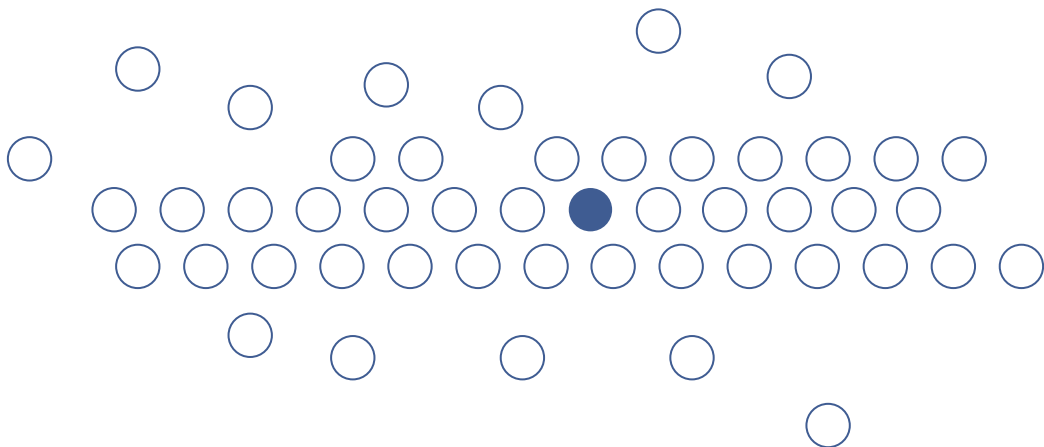
Avec eux mais seule,

comme en ville.

Ces gros blocs gris ?

Des bâtiments aveugles d'où semblent
s'extraire mes joyeux voisins.

Une fine brise marine emporte leur voix,
leur souffle, vers d'autres voisins, vers la mer.



Five decorative circles are scattered around the page: one in the upper left, one in the upper center, one in the upper right, one in the lower left, and one in the lower right.

Rouge, rouge, rouge encore ROUGE.

J'attends les yeux entrouverts, je m'imagine loin de la ville sur un rocher au bord d'une flaque de mer. Lunettes de soleil aux verres noir foncé, tous les gens sont gris autour de moi.

Certains bien installés, d'autres debout, hagards, dans cette grande promiscuité.

Feu vert mais impossible d'avancer sur ce macadam surchauffé qui exhale une pisse de chien encore luisante sur le sol.

Klaxons dans tous les sens ; piétons en dehors des passages cloutés ; autos, vélos, motos tous trépignent d'impatience.

Sur le chemin du lycée.

Un écrin de nature.

En contraste avec l'ordre de la ville, le tracé régulier de ses rues et les rangées des arbres alignés, s'y développaient, de façon anarchique, arbustes, ronces et buissons.

C'était un entremêlement de branchages et de feuillages qui foisonnaient en tous sens, à qui mieux mieux, sans entraves.

Les lycéens empruntaient ce raccourci pour se rendre en cours.

Tantôt calme, avec le seul frémissement des feuilles d'érable.

Tantôt bruyant, dans le fracas des sacs remplis de cahiers et des éclats de voix adolescentes.

C'était comme une tanière pour s'échapper une seconde du

BROUHAHA

URBAIN.

Dans l'air humide et frais, on était enveloppé par la douceur des arbres.

Un grand mur de béton avec des graffitis multicolores marquait la frontière entre cette jungle verte et le lycée.

Ce jour-là, en marchant sur la grande avenue, j'aperçus ce chemin.

Je ne l'avais pas emprunté depuis mes quinze ans.

Un jeune homme y était assis, rêveur.

Son sac de cours posé à ses pieds.

Seul.

L'attention toute absorbée par le paysage.

Le vent passa entre les arbres.

Je poursuivis ma route sur la grande avenue.

Un amas de bâtiments érigés en largeur et en hauteur,
surplombant les petites ruelles au milieu.
Ils tapissent la nuit, tel un rideau d'étoiles, ces boîtes
l'une sur l'autre, fourmilière « debout ».
C'est fou... ces cités-dortoirs !!!
Et puis, jardins publics, parcs, fontaines publiques, églises,
rues, ruelles, gares, métros, trains, trams, bus, escaliers
roulants, feux de signalisation.
Les marchés où se mêlent une multitude de passants,
de vendeurs, de cris, de couleurs, de choses, de
poussettes, de jouets multicolores... ambiance festive.
Avenues longues de part et d'autre, magasins, boutiques,
restaurants, snacks, cafés.
Les supérettes éparpillées ici et là.
Partout des écoles, crèches, des universités, hôpitaux,
cliniques, klaxons...
Quelques arbres... Heureusement !
La gare, un mouvement de va-et-vient, une vague
montante et descendante dans les escaliers roulants.
C'est la ville accueillante, colorée, festive, bruyante et
fatigante.
Elle est là, imposante et parfois reposante une fois passé
l'entrée d'un cinéma, un parc, une bibliothèque.





C'est l'hiver, c'est le matin, c'est le début du jour.
Dans l'appartement, j'entends la ville s'éveiller.
La fenêtre ouverte laisse pénétrer un air frais et envahit
l'espace.
J'aperçois au loin le toit des maisons rouges.

LA RUE DEVIENT BRUYANTE.

L'autobus de 7h15 s'arrête et prend les passagers.
Un enfant court. Va-t-il attraper le bus ?
Aujourd'hui c'est son jour de chance.
La circulation est intense.
Puis, je suis attirée par l'odeur d'un café.
Le bruit de la ville est devenu à présent bourdonnant.
C'est merveilleux de rêver, immobile, attendant de
déguster une simple tasse de café.

Mes pas résonnent dans la cage d'escalier.
Après avoir franchi cette barre de blocs qui
m'étouffe, m'écrase chaque matin, je presse le pas
comme chacun ici.
Dans cette ville, loin de la ville on court.
On ignore son voisin, tout est à sens unique.
Les rues comme les relations.
File de voiture en attente d'accélérer pour envahir
la ville, la vraie au goudron chaud, au bruit intense.
Des arbres en cage servent de perchoirs aux pigeons.
Ils roucoulent, semblent étonnés.
Mais lorsqu'on s'écarte, on peut apercevoir au loin
un espace inaccessible, interdit, un domaine de
couleurs fraîches.
Un mur de béton l'entoure.
Un mirador se dresse aux grillages incertains.

L'air semble respirable là-bas.

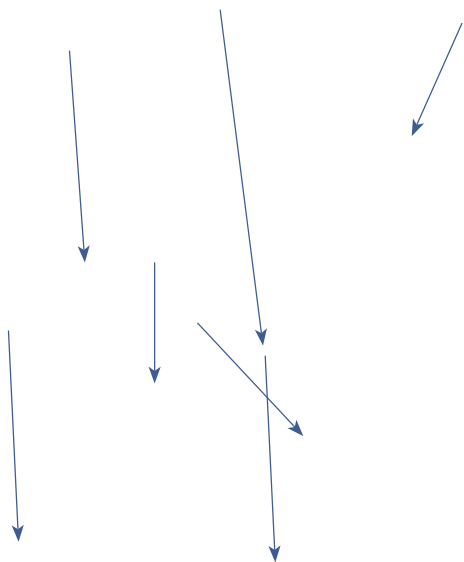
J'imagine les odeurs se mêler aux couleurs.
Le vent des feuillages dévoile un dégradé.

Des teintes se créent et se démêlent. Il doit être bon
d'y vivre.
Je presse le pas encore et j'emporte avec moi cette
image au loin.
On m'attend en ville.

Françoise
Hélène
Irène
Marie
Marie-Annick
Melkhère
Virginie

La montagne

LA NUIT



La nuit enveloppe la montagne, la grande montagne posée derrière la petite colline, la petite colline devant la maison de Rose.

La nuit descend par vagues de brume vers la petite colline.

LA NUIT, TOUJOURS DU CIEL VERS LA TERRE.

D'abord la montagne, puis la colline jusqu'à la maison.

La petite colline avance vers Rose.

Rose sait que la montagne et surtout la petite colline vont en avant et en arrière, en haut et en bas.

La nuit va manger la petite colline, buissons, genêts, bois mort, bruissement d'ailes.

La petite colline pétille dans l'eau de la nuit.

Et Rose sur le bord de cette nuit.



La nuit enveloppe la montagne. Silence. Immensité de ce ciel noir rempli d'étoiles.

Il devine sous ses pieds une mer d'herbes folles, comme une caresse.

Seuls les sommets enneigés transpercent le paysage.

Un air froid balaye la forêt.

LE SILENCE EST UN GOUFFRE QUI L'ASPIRE.

C'est un silence lourd de toute l'agitation du jour.

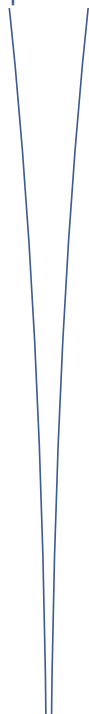
C'est un silence nourri des piailllements des oiseaux, du bruissement du vent et des cloches du troupeau.

La nuit a englouti le fourmillement des sons du jour.

Elle joue une mélodie longue et grave.

Une note de contrebasse étirée à l'infini.

Il écoute cette musique qui l'enlace. Ses yeux se ferment.



La nuit enveloppe la montagne.
Le nuage d'insectes a disparu vers d'autres prairies.
Les fleurs refermées s'endorment.
Le chant des coquelicots prend la couleur des boutons
d'or.

JAUNE ÉCLATANT.

Leurs pétales grands ouverts se nourrissent de la nuit.
La nuit enveloppe la montagne, les arbres prennent
peur.

La branche qui casse sous le pas sonne le début des
heures noires.

Les longues heures de marche à travers l'herbe tendre,
les ruisseaux devenus cascade, le chemin en serpent, la
prairie aux dégradés verts, l'air pur, les hautes pierres
et sentiers caillouteux, le lac aux lumières argentées, le
pont de pierre, sont avalés, engloutis par le drap noir
jeté sur la montagne.

La lune verte projette sa lumière.

Elle éclaire un nuage d'argent.

Et à son tour la nuit se résigne.

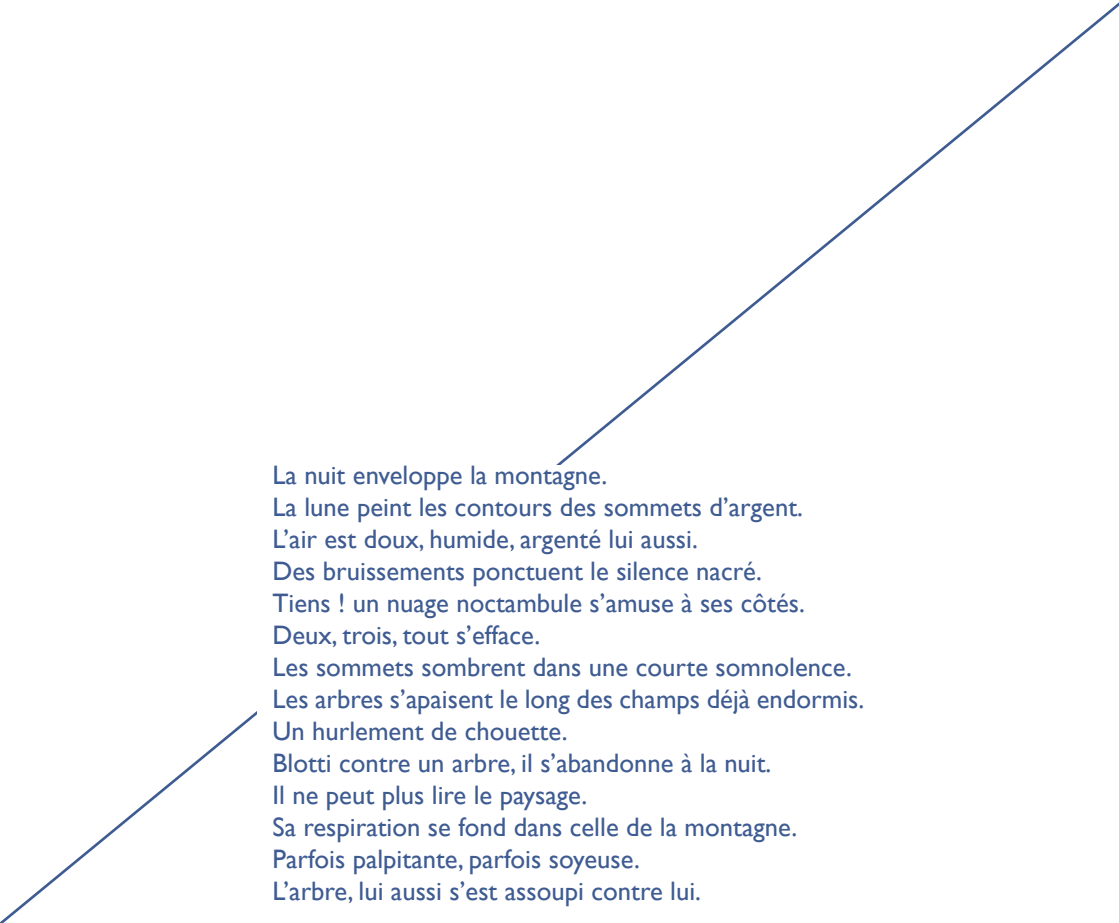
Des étincelles.

Il arrive. Le guide de la nuit. Le gardien des cimes.

La nuit enveloppe la montagne.
Les contours s'effacent, les reliefs se transforment,
s'éclairent du dedans.
La lumière du jour, accumulée dans ses entrailles, rejaillit
par endroit sur la peau de velours.
Les lumières du ciel éclaboussent l'obscurité et elle
aperçoit encore cette immobilité sombre, ourlée
d'étoiles.
La montagne l'appelle et l'inquiète.
Elle veut dormir dans ses entrailles, explorer ses
tunnels, devenir amie avec ce possible tombeau.
Être avalée par la montagne et poursuivre sa gestation
dans cette matrice.
Elle veut s'éveiller sur ses sommets et se fondre dans la
vapeur, y disparaître.
La brume s'étire entre les berges.

TRANSPARENCE.

Elle veut se baigner dans cet océan de brume, jouer
avec les vagues rocheuses.
Cet écrin pour nuages égarés.



La nuit enveloppe la montagne.
La lune peint les contours des sommets d'argent.
L'air est doux, humide, argenté lui aussi.
Des bruissements ponctuent le silence nacré.
Tiens ! un nuage noctambule s'amuse à ses côtés.
Deux, trois, tout s'efface.
Les sommets sombrent dans une courte somnolence.
Les arbres s'apaisent le long des champs déjà endormis.
Un hurlement de chouette.
Blotti contre un arbre, il s'abandonne à la nuit.
Il ne peut plus lire le paysage.
Sa respiration se fond dans celle de la montagne.
Parfois palpitante, parfois soyeuse.
L'arbre, lui aussi s'est assoupi contre lui.



La nuit enveloppe la montagne lunaire sur un fond gris bleuté noir.

Cette montagne majestueuse, très haute, tracés de fins chemins.

Des chemins que la lune assombrit et illumine selon son humeur.

Même la cascade dort.

Pas de bruit.

Tout en haut de la montagne, un large château où se mêlaient et grouillaient, insectes, lézards, reptiles, serpents, grenouilles, mouches, oiseaux, chèvres, moutons, vaches, brebis.

Tout est maintenant anesthésié par Notre-Dame la nuit.

Mais doucement déjà, on se réveille avec le rayon du jour qui accouche de toutes ses couleurs vert olive, vert herbe ou jaune paille.

Un ruissellement d'eau en saccades sort d'une roche presque violette.

Elle est présente, majestueuse, réveillée.

Il est comme applaudi par les battements d'ailes des oiseaux.

Les petits animaux cachés lancent des sifflements comme des « Youyous ».

Sur ces fleurs se couchent, se dressent, se penchent, se tordent des arbres, des arbustes verdoyants sur un lit de roche, tapis vert coloré de mimosas, de fougères, coquelicots, de thym sauvage ou de baies.

Senteurs et couleurs qui s'attirent, se marient, se repoussent.

La nuit enveloppe la montagne presque toute entière au milieu du tableau bon marché sur le mur de l'hôtel.
Montagne bleue ciel gris.
Montagne blanche ciel rose.
En bas, c'est vert, c'est sombre, c'est rouge, c'est jaune et mauve.
Montagne grise ciel noir charbon.

CLICHÉS.

Le grand-père glisse sa pipe au milieu de sa barbe.
La bergère rassemble ses moutons en bas des pâturages.
Les pêcheurs à la mouche rangent leurs métronomes.
Les cow-boys chevauchent les derniers sommets.
L'ermite a regagné sa grotte.
Orion au-delà de l'horizon.
Elle rêve qu'elle court, qu'elle gambade, et s'échappe, qu'elle remonte les chemins sinueux, qu'elle gravit les parois abruptes, qu'elle dévale les pentes trop glissantes, qu'elle défie le ruisseau, le lac, la forêt, la neige, la glace, la tempête, le silence.
La nuit enveloppe la montagne et le loup attend patiemment la petite chèvre insouciant à la table du soir.





OH
LES BEAUX
JOURS !



